

maison. Elle n'avait pas encore huit ans, mais son intelligence avait devancé son âge. La petite Marie vivait donc bien heureuse ; une crainte pourtant troublait sa joie, elle me disait souvent : « N'est-ce pas, mon Père, que vous ne me renverrez plus dans les bois, que vous me garderez toujours ? » Ces paroles m'attristaient, sachant que je ne pouvais la garder longtemps. En effet, pouvais-je laisser la pauvre enfant seule dans ma maison quand je partirais pour un voyage. Je pouvais encore moins la conduire avec moi. Cette pensée me jetait dans une pénible perplexité.

Un jour il m'arriva un sauvage suivi de sa femme ; tous deux me demandèrent de les instruire. Je les gardai quelques jours, et quand ils furent sur le point de partir, je leur dis : « Revenez à la saison prochaine, je serai de retour de mon voyage et si vous êtes encore dans les mêmes dispositions, je vous baptiserai : « Nous te promettons de revenir, me répondirent-ils. » Alors je leur dis : Puisque vous me promettez de revenir, je le crois, et si vous me promettiez aussi d'avoir bien soin de ma petite Marie, je vous la confierai ; vous n'avez point d'enfant, elle sera la vôtre, elle est chrétienne, vous deviendrez chrétiens aussi. Le Puissant-Bon vous en récompensera, et moi, je vous promets de vous donner beaucoup quand vous reviendrez. » Le mari et la femme se consultèrent, puis me dirent qu'ils acceptaient. « Me promettez-vous de m'amener la petite Marie chaque printemps ? » Nous te le promettons. D'en prendre bien soin ?—Nous te le promettons.—« Eh bien, je vous confierai mon enfant, mais sachez que ce n'est pas seulement moi qui vous charge de ce dépôt sacré, c'est aussi Dieu le Père qui vous regardera du haut du Ciel et qui vous punira si vous faites subir à la petite Marie le moindre mauvais traitement, et si vous ne tenez pas votre promesse de me l'amener à Athabaska chaque printemps. »

Alors j'appelai l'orpheline, elle arriva toute joyeuse en courant : « Me voilà, Père, me voilà, que vous faut-il ?— Que fais-tu ? lui dis-je en souriant, tu es toute essoufflée ? — Père, je jouais. — Bien, assieds-toi, j'ai à te parler. » Elle s'assied pensive, on eût dit qu'elle comprenait déjà. J'hésitai. « Ecoute, mon enfant, lui dis-je enfin, tu sais, je vais partir pour un long voyage. » A ces mots un voile de tristesse assombrit ce front naguère si radieux. « Tu sais que je ne puis te laisser seule dans cette maison où tu mourrais de faim ; voici une bonne famille qui va t'amener avec elle et me rem-